

à quoi ça sert d'écrire ?

A quoi sert, dis-moi, écrire.

Répéter chaque fois les rêves, les illusions qui font sourire le visage et puis qui viennent embuer les yeux.

Tu as raison, ils sont tout de même beaux, les yeux perlés !

Ils sont aussi beaux, les mots répétés par l'âme folle, qui seront et resteront toujours, toujours chimères.

Les mots, reflets de chaque cellule de mon corps, l'essence de la jeunesse

goût amer du sang de ma folie rêveuse

écho de l'élan dans mes membres

élan qui s'ouvrira sur toi dans le vide.

Gentils !... les mots que tu ne liras jamais
que tu ne pourras jamais lire...

A quoi, dis-moi, sert-il d'écrire comme de s'accrocher à une branche et rester ainsi à penser au-dessous de la terre, à penser de la terre du faite de l'arbre.

écrire
les mots

Françoise, 2e

Ecrire, à quoi cela te sert-il ? Je n'en sais fichtre rien. Et puis servir !... Ecrire, cela peut être comme rire, peindre, sculpter, vivre. C'est même se réaliser par les mots, même s'ils sont chimères (le sont-ils ?) Et puis après !

Ne faut-il donc pas rêver quand on sait la netteté tranchante de la réalité ? Cela fait-il donc si mal d'essayer d'être soi-même au-delà de la règle commune qui voudrait que l'on fasse ce que les autres font ?

Cela est-il donc si étranger à soi-même qu'on puisse regarder les mots comme des taches inertes auxquelles tu n'aurais pas donné leur substance par ta substance à un moment passionnée ?

Ecrire pour soi-même, pour les autres, cela ne regarde que soi-même, et si l'on y prend plaisir, et si même sans plaisir cela fait du bien, même si cela ne sert à rien, n'est-ce pas déjà un moment d'exister ? Et puis les mots, ce sont comme les coups de gouge. Il en faut pour arriver à la ligne que le cœur a sentie. Les coups superficiels n'ont-ils pas de valeur ? Ce sont eux qui mènent au cœur du bois, où la ligne, le velouté de la forme, vivent. Tous les mots que tu dis, que tu cries, que tu rêves, sont les mots qui te font toi et qui à longues journées de joie, de peines, de douce attitude te mèneront à toi, au cœur de ton toi qui se crée.

Tous les mots ce sont les pressions des doigts, des mains, lorsqu'il faut écraser, écarter la terre pour y faire jaillir le bras que l'on souhaite. Faudrait-il qu'ils n'existent pas tous ces moments d'approche ? Et lorsque la forme est née, tous les mots sont dedans, ils y sont tous intacts même ceux que l'on a balayés avec la boue du tour.

Et alors quand tu écris pour toi, ou pour les autres, si ce n'est pas contrainte, tu cries un être, qui pour n'être pas physique et palpable dans sa chaleur vivante n'en est pas moins vivant par la somme de sensations, d'échos qu'il contient, pour toi et aussi pour ceux qui à la lecture, vont naître d'une façon neuve à cet être qu'ils ne savaient pas, qu'ils ne pouvaient pas connaître.

Tout cela est-il donc inutile ?

Je sais des êtres qui nient tout et qui pour se venger peut-être de ne pas être ce qu'ils auraient aimé devenir, tournent tout en dérision, traitent tout par l'absurde ou la négation. Leur lassitude n'a peut-être d'égale que leur vide intérieur, leur pauvreté. Et puis s'ils n'aiment pas on ne leur demande pas d'aimer !

Et tout cela ne cache pas la réalité, ne la nie pas, ne masque rien, ni à soi, ni aux autres. Soucis, blessures, ne cessent pas d'être mais deviendront autres, si le moment passé à être, peut être. C'est en soi un coup de gouge qu'il fallait donner, pour sentir la vie, une facette de la vie.

Si, lorsque le texte est écrit, lorsque la lettre, le poème ont jailli, un autre le reçoit comme un écho vibrant, tout cela ne sera pas chose morte même si cela ne sert à rien. Moment subtil d'un mot en écho dans l'âme, comme l'empreinte digitale sur le pot grésé ; n'est-ce pas une cellule de bonheur, de vie ?

Faut-il donc jeter tous les poèmes, toutes les sculptures, toutes les peintures parce qu'elles ne sont pas le « commun de la vie » avec sa crasse de soucis et sa masse de fausses joies ?

Faut-il donc tout ramener à la hauteur d'un quotidien terne — si l'on veut le voir terne — alors que parfois il suffit de ce mot, de ce modelé pour en un éclair avoir en soi une étincelle de bonheur ?

Faut-il donc réfréner en soi tout accent de folie, de douceur ou de poésie parce que la vie n'est pas poésie ?

Faut-il donc être tout ce que les autres sont sans se demander pourquoi ils sont ? Les mots, petits paquets vides, on peut les déguster comme une eau limpide, ou un vin chaleureux, on peut les cracher, les rire, les pleurer.

A moins d'être une écorce vide, ou un produit chimiquement élaboré pour être anti-tout, les mots, les doigts, les larmes sont utiles en ce sens qu'ils n'ont pas d'utilité matérielle mais qu'ils font chaud à l'âme. Car tout échange même négatif ou haineux est communication qui est négation du vide et conduit à l'amour, à la rencontre.



Je n'ai même pas envie de plaindre, encore moins de blâmer, ceux qui ne savent plus cela et qui, pour masquer leur peur de se découvrir si vides, n'oseraient toucher la terre, toucher une guitare, toucher un mot, des mots. Peur du vide, de leur vide, peur d'une ascension au-dessus de cette boue où, malgré ce mal-être qu'ils y ressentent, ils se baignent rassurés, assurés de n'être pas confrontés avec des problèmes qui, jaillis sans contrainte, les obligeraient à voir avec de nouveaux yeux leur médiocre condition.

Il est des moments où l'on veut ne plus rien être qui puisse de l'extérieur être perçu par les autres mais ce silence visible cache le silence intérieur qui n'est pas le vide mais plutôt bruissement doux qui doit, en soi-même rire, pour que, le moment passé, l'élan vital puisse renaître plus fort, plus brillant. Et lorsque les moments de passion reviennent le silence intérieur a permis de mûrir les mots, les sensations. Il a donné, à la main, aux doigts, une nouvelle force de vie. Chimère ! Et puis après !

Si tu as perdu le goût, le sens d'écrire, je peux moi, parce que j'ai envie de vivre, sans te dire ce qu'il faut faire, mais seulement en te souriant, en te parlant, faire revivre en toi, ce toi qui ne veut plus vivre. Je le peux, je le veux, je ne rêve pas. Mais je peux aussi ne rien pouvoir pour toi si la branche est morte. Alors peut-être te survivrai-je seulement mais je serai triste en moi-même, non pas de n'avoir pas réussi mais surtout parce que je saurai que tu es morte.

M. VIBERT

Photo Bailly-Maître



GERBE ADOLESCENTS

**des textes,
des poèmes d'adolescents**

12 recueils parus :

*Chacun de nous - La famille - L'amitié -
La liberté - L'amour - Vivre aujourd'hui -
Révolte - Les mots pour vivre - Glanes -
Créer pour vivre - Jeunesse - La mort.*

Commander en joignant un chèque à :
CEL — BP 282 — Cannes - 06
CCP 115-03 Marseille.